

LE PAILLADIN

Numéro 10 - Été 2018
Gratuit

Votre journal de quartier

En terre amazighe

Numéro
spécial
-
16 PAGES

Ne pas jeter sur la voie publique.

Dix jours au Maroc
dans la province
de Tinghir



Fondé par

KAINA.TV
votre média citoyen

Tél. 04 48 78 90 91.

E-mail : journalpailladin@gmail.com

Facebook : LePailladin

Directrice de la publication :
Estrella Hernandez

Rédacteur en chef :
Mathieu Conte

Ont participé à ce numéro :

Alice Gleizes, Sacha Fooy, Jean-Fabrice Tioucagna, Loa Monnier, Mathieu Conte (Kaina).

Merci :

À Estrella Hernandez, présidente de Kaina ; Larbi Benlefki, trésorier de Kaina ; Bernard Le Bourvellec et Hélène Taho pour avoir vécu cette aventure avec nous. À Mohamed du snack Bougafer. À nos amis : Nasser, Assou, Mounir, Bouchaib et sa famille, Touria et sa famille, Mohamed de Tinejdad, Rajab...
À tous ceux qui ont accepté d'être interrogés et nous ont permis de découvrir cette région magnifique.
Aux Marocains en général pour cet accueil incroyable.

Impression : Imprimerie Bonniol, 126 rue Claude-François, 34080 Montpellier.

Tirage : 2000 exemplaires
N°ISSN : 2554-2869

Avec le soutien de



Pourquoi Le Pailladin va-t-il à Tinghir ?

Depuis trois ans maintenant, l'association Kaina accueille chaque année entre six et huit volontaires en Service civique. Pendant neuf mois, ces jeunes éloignés de l'emploi s'initient aux outils audiovisuels et réalisent des reportages pour valoriser le quartier de la Paillade.

L'an passé, un projet de mobilité internationale a été mis en place afin de leur permettre de réaliser un documentaire à l'étranger et vivre une expérience humaine exceptionnelle.

La promotion précédente est allée au Togo, celle-ci revient du Maroc.

Le choix d'aller dans la ville de Tinghir plutôt que dans de grandes villes, plus touristiques, fait sens : parmi les nombreux Pailladins d'origine marocaine, beaucoup viennent de Tinghir et sa région.

Il semblait donc intéressant d'aller là-bas pour comprendre une partie de notre quartier, vivre au printemps l'aller-retour que beaucoup font l'été.

Savoir pourquoi les voisins de Tinghir sont devenus voisins à Montpellier, pourquoi ils sont venus en France, pourquoi ils en repartent, quel est l'attachement à leur terre d'origine...

En attendant la sortie du documentaire, nous tentons dans ce *Pailladin* de vous faire (re)découvrir une région exceptionnelle au potentiel encore mal exploité.

Encore marqués par le choc des cultures - toujours enrichissant - et un accueil royal, nous avons souhaité transmettre ce que nous avons appris et vous faire partager un peu de nos rencontres. Bonne lecture.



MAROC

Fondation : 789

Indépendance : 18 juillet 1955

Roi : Mohammed VI (depuis 1999)

Capitale : Rabat

Taux d'alphabétisation (en 2014) :
68% (58,1 chez les femmes,
77,9 chez les hommes)

Monnaie : dirham marocain
(1€ = 10,70 DH)

TINGHIR

Capitale de la province de Tinghir,
dans la région du Drâa-Tafilalet

Habitants : environ 40 000

Distance Montpellier-Tinghir
(à vol d'oiseau) : 1578 km

La lutte berbère

Dès l'indépendance, la culture arabe s'est imposée au Maroc. Longtemps ignorée, la culture berbère, enfin reconnue par la Constitution de 2011, commence à faire valoir ses droits.

« Dans l'histoire du Maroc, il y a eu des dynasties berbères, des dynasties arabes, mais ça ne changeait rien, surtout ici dans le Sud, où la population a une influence très faible sur le pouvoir central ».

Roger Mimo est un écrivain et ancien journaliste catalan, installé au Maroc depuis 1989. Il a beaucoup étudié l'histoire du pays. « Au départ, les habitants de la vallée du Todgha étaient tous berbères. Puis les Arabes sont arrivés, il y avait des vallées avec des Berbères, d'autres avec des Arabes... On ne faisait pas trop la différence. Ils étaient séparés mais il n'y avait pas de domination d'un groupe par l'autre ».

Pour lui, c'est le début du protectorat français, en 1912, qui a créé cette rivalité.

« Les Français ont essayé de diviser pour mieux régner. Ils avaient déjà réussi cette politique en Algérie. Cette politique de séparation a fait qu'après l'indépendance, l'Etat marocain a voulu uniformiser sa société. L'uniformisation est venue du côté arabe parce que c'était l'époque du panarabisme. Et ceux qui sont montés au pouvoir ont essayé d'imposer la culture arabe. Cela a duré jusqu'aux années 1990 ».

« On a vécu des kidnappings de militants et activistes amazighs, on a vécu des tensions politiques jusqu'à nos jours », témoignage Rajab Machichi, journaliste et chercheur en culture berbère. « Nous avons encore des détenus politiques parce qu'ils ont parlé leur langue, dans les universités, dans l'espace public. Dans les années 1980-90, si tu parlais berbère dans les administrations marocaines, tu allais en prison tout de suite... ».

« Vers la fin de son règne, Hassan II a changé cette politique, indique Roger Mimo. Après sa mort (en 1999), ça a encore complètement changé, car ça n'avait pas donné de bons résultats, et les Berbères étaient mécontents. Maintenant, cela fait à peu près vingt ans que l'Etat essaie à nouveau de promouvoir la culture berbère ».

Un processus long et toujours en cours, qui se fait étape par étape. En octobre 2001, l'Etat crée l'Institut royal de la culture amazighe (Ircam), pour

promouvoir la culture et développer la langue des Berbères. « C'est le début de l'enseignement de l'amazigh dans les écoles, apprécie Rajab Machichi, mais la discrimination continue. Malgré la reconnaissance officielle, en 2007, des étudiants ont été arrêtés parce qu'ils déclaraient leurs droits au sein de l'Université. Ils ont été libérés dernièrement. Mais il y a d'autres exemples... ». L'année suivante, c'est le Parti démocrate amazigh marocain (PDAM), créé par l'avocat-écrivain-juriste Ahmed Dgharni, qui a été interdit « parce qu'il s'appelle amazigh, tout simplement. On a vécu du racisme de l'Etat marocain ».

Mais depuis le nouveau millénaire, « le mouvement n'hésite plus à résister. Les Berbères ont créé des organismes, des associations, des journaux amazighs publiés comme des initiatives individuelles... », poursuit Rajab.

Le Printemps arabe donne même naissance au Mouvement du 20 février 2011, qui appelle à une réforme constitutionnelle. Grande victoire : le 1^{er} juillet, les Marocains adoptent la nouvelle Constitution par référendum. Son article 5 reconnaît l'amazigh comme "une langue officielle de l'Etat, en tant que patrimoine commun de tous les Marocains sans exception". Une satisfaction pour Rajab Machichi, qui faisait partie des manifestants. « La langue, la culture, le patrimoine, l'histoire, les coutumes... Nous avons tout un héritage ancestral qu'il faut garder ».

Pour Roger Mimo, la vigilance reste pourtant de rigueur. « C'est la politique qui provoque ces changements, pas la population. Ce sont les politiciens qui pensent que la différence est un danger... Aujourd'hui, il y a beaucoup d'influence de pays orientaux qui essaient d'importer ici ce qu'on appelle l'islamisme, qui est une réponse à la désislamisation des sociétés musulmanes. Le Maroc est un pays musulman. C'est dans la Constitution. Mais de plus en plus de choses pratiques vont contre la religion musulmane. On a introduit l'alcool, les jeux de hasard... plein de choses contraires à l'islam. Et c'est cela qui donne naissance à l'islamisme. Et pour lutter contre ça, il faut promouvoir la culture locale ».

MATHIEU CONTE

La France, le rêve marocain

Beaucoup d'immigrés marocains sont venus en France pour améliorer leur situation économique, dans l'idée de revenir couler leurs vieux jours au Maroc. Mais l'histoire offre quelques surprises.

Dans le cadre du documentaire réalisé à Tinghir par les Reporters Citoyens Numériques de Kaina, nous avons interrogé de nombreuses personnes sur le thème de l'immigration.

Nasser et Assou sont deux amis d'enfance tinghirois, qui ont connu des fortunes différentes à Montpellier. Au fil des jours et des soirées, ces amis sont aussi devenus les nôtres. Bouchaib également. Ce jeune père de famille rêve d'aller en France mais n'a jamais pu partir. Hanouni, lui, a tenté sa chance au Japon, dans l'idée de revenir et aider son pays à se développer. Roger, journaliste catalan installé à Tinghir et Rajab, journaliste local, nous aident également à comprendre pourquoi la France représente le rêve marocain.

Mathieu CONTE

Il y a eu plusieurs vagues de migration du Maroc vers la France au XX^e siècle.

La première s'est déroulée jusqu'en 1945, avec l'affectation de travailleurs marocains dans les usines d'armement, les mines ou l'agriculture ; et de combattants qui participeront à la Résistance face aux Allemands.

La seconde, pendant les Trente glorieuses, a répondu au manque de main d'œuvre dans les usines françaises en vue de la reconstruction du pays.

La troisième, jusqu'à nos jours, est celle des regroupements familiaux. Devant le ralentissement de sa croissance économique, le Maroc cherche à limiter les départs. D'autant que la France incite les immigrés à retourner dans leur pays d'origine (sous Giscard d'Estaing, elle offre 10 000 francs pour cela). De nombreux Marocains installés en France prolongent alors leur séjour, et font venir leurs familles.

Pour la plupart, l'intention est la même : « *Beaucoup partent en France pendant deux, trois ou dix ans* », explique Nasser, qui a lui-même tenté sa chance en 1972. « *Tout le monde à Tinghir a de la famille à Montpellier. Chaque mois, ils envoient une partie de leur salaire à leur famille. Et dès qu'ils ont assez d'argent, ils reviennent et font un petit projet ici* ».

« *C'est le rêve marocain d'aller en France* », estime Bouchaib Hidare. C'est aussi le sien. Pour les mêmes raisons. « *Ici, je gagne 250 € par mois. Avec ça tu ne peux pas vivre. J'ai une femme et une fille*

de 2 ans et demi. Le loyer coûte 100 €, je paie 20 € d'électricité, 10 € d'eau. Et le reste pour manger. Je ne peux pas faire d'économies. Il n'y a rien à faire ici pour gagner de l'argent. Tu veux que je fasse quoi ? Que je vole ? Que je sorte de la loi ? Je ne peux pas. La seule solution ce serait d'aller en France. » Sa femme lui a même donné son accord pour se marier avec une Française. « *Comme ça, je pourrais changer sa vie, lui envoyer de l'argent...* ».

*« Revenir, c'est important ;
il faut continuer à apporter
à son pays »*

Aujourd'hui encore, de nombreux jeunes nourrissent le même rêve que Bouchaib.

« *Tout ce qu'ils veulent c'est partir à Montpellier, indique Nasser. Pourquoi Montpellier ? Parce qu'il y a énormément de familles. Il y a les cousines, les frères. C'est pour ça qu'il y a plus de gens de Tinghir à Montpellier qu'ailleurs. Avant de partir, tu prends les adresses des autres : "Si tu veux aller en France j'ai ma tante à Montpellier, elle peut te cacher, te donner un lit, en attendant que tu fasses tes papiers..."*. Il y en a qui y arrivent. Parfois avec des mariages. Ça existe à Montpellier. Il y en a beaucoup qui proposent de l'argent aux femmes pour les papiers. Et après ils divorcent ».

Pour Roger Mimo, l'immigration vers la France a « *complètement changé la société marocaine. Elle a changé les rôles de chacun, donné de l'importance à ceux qui avaient besoin de migrer car ils étaient les plus pauvres. Les autres, qui avaient plus ou moins les moyens de vivre avec l'agriculture, n'ont pas immigré. Mais maintenant, ils vivent avec un niveau beaucoup plus bas que ceux qui ont immigré* ».

Hanouni El Houcini illustre bien le propos du Catalan. Ce jeune quadragénaire est parti au Japon, il y a plus de vingt ans. « *J'y suis allé pour améliorer ma situation, avec l'idée de faire ensuite quelque chose ici. De faire du bien à notre région. C'est pour cela que je vais revenir* ». Hanouni a présenté sa ville à deux personnes, qui souhaitent créer un village japonais à Tinghir. « *Il y a des Japonais qui veulent acheter des terrains pour faire de l'agriculture bio, et laisser une association exploiter les terres.*

« Les jeunes voient l'Europe comme un paradis mais une fois qu'ils sont là-bas, ils se rendent compte que si la vie qu'on voit dans les films existe, elle n'est pas pour eux. »



J'encourage les gens à voyager pour étudier, mais en revenant expliquer ce qu'ils ont appris ici. Revenir, c'est important. Il faut continuer à apporter à son pays ».

« La génération née en France préfère rester en Europe »

Selon Rajab Machichi, les Marocains immigrés étaient « obligés de quitter leur pays natal pour chercher du pain ailleurs. Malgré les souffrances. Mais ils ont gardé l'esprit d'attachement au pays. La plupart des constructions sur la route des Gorges ont été faites par la première génération. Ils reviennent pour investir ici, dans le tourisme, les maisons d'hôtes, les fermes, l'agriculture aussi ».

Mais le retour est parfois compliqué à négocier dans les familles. « Quand les parents deviennent retraités, ils veulent revenir au Maroc. Mais leurs enfants, qui sont nés en France, ne veulent pas vivre ici », pense Nasser. Ceux-là, Assou les trouve « un peu perdus identitairement : à la maison ils ont une éducation, à l'école ils en ont une autre. Quand ils viennent ici, ce sont des étrangers et quand ils sont en France ce sont des immigrés. Ils ne sont chez eux ni ici, ni là-bas. C'est ce qu'ils pensent ».

« La 3^e génération manque d'identité, confirme Rajab. On essaie de les sensibiliser, de leur dire "vous serez toujours marocains". Leurs parents préfèrent revenir sur leurs terres natales pour la retraite. Ils ont un attachement fort à leur terre. Mais eux préfèrent rester en Europe. Ils ignorent notre culture.

À Tinghir, en été, il n'y a que des mouches, pas de mer, pas d'espaces verts... Cette jeunesse, qui vient souvent pour quelques jours de vacances, préfère aller dans les grandes villes, près de la mer, dans les grands hôtels, parce qu'ils ont l'habitude d'un mode de vie plus développé. »

« Certains reviennent avec de grosses voitures, la musique fort, regrette Nasser. Ils ne parlent pas la langue, ils sont en short en famille, ça dérange les gens. C'est un problème qu'on a beaucoup avec les jeunes qui sont nés en France (...) Ils ont l'éducation européenne, l'habitude d'aller à la piscine, dans les discothèques, et ça, on n'en a pas ici. Ce n'est pas dans nos traditions. Du coup, ils ne veulent pas rester. ».

Aujourd'hui, les jeunes Marocains ont toujours ce fantasme français. Pour les mêmes raisons que leurs aînés : obtenir un diplôme européen, assez d'argent pour acheter une maison au Maroc et/ou offrir une meilleure éducation à leurs enfants. Sauf que l'époque n'est pas la même.

« Les jeunes d'ici pensent que l'Europe c'est le paradis. Mais c'est faux », prévient Nasser, qui regrette la France de de Gaulle.

« La plupart des jeunes partent pour des choses qui n'existent pas, qu'ils ne voient qu'à la télévision, confirme Roger. Mais une fois qu'ils sont là-bas, ils se rendent compte que si la vie qu'on voit dans les films existe, elle n'est pas pour eux. Même des clandestins - qui ont payé de grosses sommes d'argent pour leur rêve d'Europe - reviennent après un an. Il y a des gens en Europe qui vivent d'une façon merveilleuse, mais l'immigré sans papiers n'a pas accès à cette vie. »

« L'accès aux soins médicaux »

D'un père ouvrier et d'une mère au foyer, **ILHAM EL GOURTI** grandit entre Midelt et Tinghir, dans un climat d'harmonie et de paix. Avec le soutien de sa famille, elle quitte le cocon familial pour réaliser son rêve : devenir médecin dans sa ville natale, qui en manque. À 29 ans, cette célibataire sans enfant retrace le chemin parcouru, avec fierté.

Propos recueillis par Alice GLEIZES

« - Pourquoi avoir fait le choix de devenir médecin ? Qu'est-ce qui vous plaît dans ce métier ? »

- Ce n'était pas un choix, c'était plus un rêve d'enfance que je voyais se réaliser jour après jour. La médecine est parmi les métiers les plus humains et les plus nobles. Un métier passionnant, plein de responsabilités, qui demande beaucoup de sacrifices et de dévouement. Ce métier me permet d'être au plus près des gens. Je dois toujours être à leur écoute, afin de soulager plus que leur douleur physique. C'est un choix ou un destin que je ne regretterai jamais, malgré les longues années d'études et de stages hospitaliers et les gardes nocturnes très fatigantes.

- Où avez-vous fait vos études ? Si vous avez dû partir de chez vous, comment l'avez-vous vécu ?

- J'ai fait une année de Sciences et Techniques à Errachidia après l'obtention de mon Bac, avant de partir à Marrakech pour rejoindre la faculté de médecine. Comme tout jeune tinghinois qui veut poursuivre ses études, j'ai dû quitter mon village. Étant très attachée à ma famille, ce n'était pas évident de la quitter d'un coup. Heureusement qu'il y avait ma sœur avec moi, qui faisait les mêmes études. En plus, cette première année, on pouvait revenir voir la famille de temps en temps, vu que Tinghir n'est pas très loin d'Errachidia. Cette première expérience a servi d'amortisseur pour la nouvelle aventure de Marrakech, que j'ai vécue aussi bien que mal, avec toutes ses joies et ses difficultés. C'était une expérience très enrichissante sur les plans professionnel, personnel et émotionnel. J'y ai appris à être médecin mais aussi à devenir une femme indépendante et courageuse.

- Vos études ont-elles été sources de conflit dans votre famille ou vous a-t-elle soutenu ?

- Je m'estime chanceuse d'avoir une famille qui me supporte totalement et me pousse chaque jour vers



mon rêve. Dans ma famille, l'éducation des filles et des garçons est une chose sacrée. On ne pouvait pas dire « je ne veux pas étudier », ce n'était même pas envisageable.

- Quel regard portez-vous sur votre parcours ?

- En toute modestie, je suis très fière de moi, car j'ai pu me dépasser et surmonter toutes les difficultés que j'ai rencontrées. J'ai su m'accrocher à mon rêve, même si j'ai été sur le point de lâcher à plusieurs reprises. J'ai toujours trouvé en moi la force d'aller de l'avant, et grâce à ma volonté, ma persévérance et au grand soutien de ma famille, j'ai atteint ce dont j'ai toujours rêvé.

- Pensez-vous que certaines caractéristiques de la société marocaine ont pu être des obstacles pour vous en tant que femme ?

- J'ai eu la chance d'avoir une famille exceptionnelle dans une société qui, justement, n'acceptait pas facilement l'éducation des femmes. Je n'étais donc pas directement affectée par les caractéristiques patriarcales de cette société à l'époque, mais je connais des filles qui n'ont pas pu aller au bout de leurs rêves, seulement parce qu'un père, un frère ou un oncle pensait que ça pourrait lui porter de la honte. Néanmoins, je pense qu'aujourd'hui notre société a connu un énorme progrès sur plusieurs plans en général, et sur la position de la femme en particulier. À mon avis, c'est dû à une ouverture exceptionnelle sur le monde, grâce aux nouvelles technologies qui sont arrivées jusqu'aux petits foyers, mais aussi aux exemples de réussite de femmes qui montrent qu'une femme, tout comme un homme, peut faire des merveilles si on lui laisse la liberté de les faire.

est un vrai défi à relever »

- Pourquoi exercer votre métier à Tinghir ? Quel type de patientèle recevez-vous ?

- Le choix d'ouvrir mon cabinet à Tinghir n'était pas anodin. C'est ma ville natale adorée. J'ai toujours voulu m'installer ici après mes études, car je savais très bien à quel point il manquait une représentation féminine dans la structure médicale de la région. De plus, la langue parlée à Tinghir est le tamazight, et comme je suis de la région, cela rendait la communication avec les patients facile et efficace. Pour ce qui est de ma patientèle, je dirais que 98% des consultants sont des femmes, ce qui est facilement compréhensible, vu que la plupart sont très conservatrices et préfèrent consulter un médecin femme plutôt qu'un médecin homme.

- Est-ce difficile d'être soigné à Tinghir ?

- Je n'ai pas les statistiques exactes, mais je pense qu'à Tinghir, il y a assez de médecins - majoritairement libéraux - à l'exception de quelques spécialités qui manquent bien sûr. Mais ce qui manque le plus, c'est la médicalisation dans le centre hospitalier provincial, qui est dépourvu des moyens de base nécessaires à la prise en charge des cas compliqués qu'il reçoit au quotidien. Cela oblige souvent le personnel à faire des transferts vers d'autres centres hospitaliers régionaux, voire même universitaires. Cela cause la perte de quelques patients sur la route, alors qu'on aurait pu les soigner sur place, si on avait les moyens nécessaires.

- Quels sont les autres freins à l'accès aux soins au Maroc ?

- Le Maroc étant un pays en voie de développement, il reste très en retard en matière d'accès aux soins. Différentes contraintes entravent cet accès :

1 - L'inaccessibilité géographique : les longues distances à parcourir pour atteindre un centre de santé, souvent aggravées par un contexte d'insécurité, le mauvais état des routes, la rareté des véhicules de transport médicaux, surtout dans les zones enclavées, et la faiblesse des économies locales.

2 - Les difficultés financières : le coût trop élevé des soins et de certains médicaments. Même le coût de transport oblige certains à renoncer aux soins car ils n'ont tout simplement pas les moyens de se rendre à l'hôpital. La pauvreté et la non couverture médicale par un régime d'assurance maladie compliquent vraiment l'accès aux soins au Maroc, et dans la région de Tinghir en particulier.

3 - Le poids des coutumes : c'est malheureux, mais il reste encore des femmes qui, par crainte du père ou du mari, ne consultent pas le médecin en cas de malaise. La décision d'aller voir le médecin est souvent prise collectivement, parfois tardivement.

4 - Le manque de ressources humaines : dans les centres de santé publics, le nombre de médecins est souvent non proportionnel au nombre de patients reçus, ce qui complique le processus d'accès aux soins, et cause des files d'attente intolérables, surtout en urgences.

5 - Le manque de médicalisation des structures hospitalières : parfois, le plateau technique n'existe que de nom et on se demande vraiment comment les personnels soignants arrivent à travailler. Je tiens d'ailleurs à saluer l'effort formidable que font les médecins et infirmiers dans les centres hospitaliers publics, pour soigner et soulager les patients avec un minimum de moyens.

Je ne le dirai jamais assez : l'accès aux soins médicaux dans ma région et mon pays est un vrai défi à relever, si on veut se considérer comme un pays développé qui respecte les Droits de l'Homme.

- Connaissez-vous beaucoup de femmes qui ont une carrière similaire à la vôtre ?

- Chaque expérience est unique, mais oui, je connais beaucoup de femmes de ma famille et de ma région qui ont pu exceller, que ce soit dans la médecine, l'ingénierie, ou d'autres domaines, dominés jusqu'à un temps pas très lointain par des hommes. Le chemin est encore long, mais les premiers pas ont été faits, et j'ai une grande confiance aux femmes de ma région pour l'avenir incha'Allah.»



« Le centre hospitalier provincial est dépourvu des moyens de base nécessaires à la prise en charge des cas compliqués. Cela oblige souvent à faire des transferts vers d'autres centres. »





Au cœur de la Mellah

Le quartier juif, aujourd'hui quasi inhabité, est un des plus touristiques de Tinghir.

Derrière la médina, Nasser, 62 ans, originaire de Tinghir, traverse les ruelles de la Mellah, l'ancien quartier juif de Tinghir. Il raconte l'histoire de ces chemins serpentant entre traboules et tours ocre rouge.

La Mellah, située dans le ksar (quartier fortifié) de Tinghir, est un carrefour interculturel ayant abrité des populations juives, berbères, musulmanes dans le même voisinage sur les deux siècles passés.

Un regroupement de 300 habitations, aujourd'hui presque toutes vides, mais dont l'entremêlement des chants berbères et de la musique traditionnelle des mariages juifs résonne encore dans les mémoires. Un temps révolu, celui où les portes s'ouvraient chaque matin pour se fermer à la tombée de la nuit. La synagogue et la mosquée sont voisines.

La majorité des Juifs s'exile en "terre promise" dans les années 1950-1960. Ce mouvement s'est accentué en 1967 après la Guerre des Six Jours, durant laquelle Israël évoquait le risque pour les juifs de demeurer sur des terres plus que jamais hostiles, tandis que le gouvernement marocain faisait tout son possible pour les chasser. Ils étaient 250 000, aujourd'hui ils ne sont plus que 3 000 mais leur héritage demeure. Certaines de ces traditions ancestrales perdurent encore aujourd'hui, comme la fabrication des soufflets.

Les remparts du ksar ont disparu à la fin du siècle dernier. La dernière des six entrées a été détruite en 1996. Depuis 2013, le gouvernement finance également la restauration de ce quartier historique, pour conserver son apparence d'autrefois.

Les ruelles extérieures sont emplies de petits commerces aux couleurs éclatantes. La traversée de la « rue des femmes » s'étend sur un chemin étroit entre les nombreux étals de babouches et les tissus des djellabas suspendues, agrémentée par l'odeur des épices.

Au bas de la rue, les couleurs des étals laissent place à l'ocre terre-paille des maisons. L'odeur des



ânes remplace celle des épices. En descendant le quartier, les regards se croisent, parfois un sourire, parfois de la méfiance ou peut-être de la curiosité. Nous nous arrêtons finalement devant la porte d'entrée d'une maison ayant gardé le revêtement d'autrefois. Nasser et Bouchaib nous emmènent chez l'habitant. Un escalier de pierre aux marches imposantes débouche sur une pièce obscure. Sur la droite, une porte basse redirige vers la lumière. Un métier à tisser présente le commencement d'un long travail : un tapis de laine minutieusement brodé de motifs uniques. Les doigts d'une femme entremêlent les fils, puis tassent le tout par des coups secs, avec un peigne à tisser la laine (medgha).

Devant la petite fenêtre dont le verre peint de bleu, de vert et de jaune donne une teinte tamisée et apaisante à la pièce, une autre femme couverte de nombreux tissus effile de la laine de dromadaire. Tout à droite, un homme habillé de la tenue traditionnelle se tient en tailleur sur un coussin brodé. Le sol recouvert d'un immense tapis se joint aux murs, ne laissant quasiment plus apparaître un seul morceau de paroi.

Un moment de partage et d'enseignement qui s'achève sur un thé à la menthe et des peintures au henné sur les mains des filles. « *Sur la main, la gazelle (la femme) est célibataire, sur le pied elle est mariée* ».

À la sortie des dernières ruelles, privées de lumière par leur étroitesse et la hauteur des murs, on débouche enfin sur une immensité de verdure quadrillée par un réseau d'irrigation fidèle à ceux de l'antiquité : la Palmeraie du Todgha.

ALICE GLEIZES

- À voir : le film *Tinghir-Jérusalem* de Kamal Hachkar. <https://www.youtube.com/watch?v=LcZoLaMvaP0>

- Également *Les Hommes d'argile* de Mourad Boucif.

Promenade sous les palmiers

Vaste et dense, la Palmeraie du Todgha mène aux ruines de la mosquée Ikelane.



En contre-bas du quartier juif, une immense plaine verte est bordée d'un côté par la ville, de l'autre par une dense palmeraie. Les falaises marquent les limites de l'oasis. Au loin, de vieilles ruines ressortent de la verdure. La luzerne, les céréales, les plantes aromatiques traditionnelles couvrent le sol ombragé par de nombreux palmiers. Une grande diversité d'arbres fruitiers (dattiers, pommiers, oliviers, abricotiers, figuiers...) subsiste grâce aux canaux d'irrigation. *« Avec la rarefaction de l'eau, on trouve de plus en plus d'amandiers et d'orge, qui supportent mieux le manque d'eau »*, note Roger Mimo. Voici la Palmeraie du Todgha, qui s'étend sur 30 km (pour 2 km de largeur au maximum).

Assou, Montpelliérain originaire de Tinghir, se souvient : *« J'ai passé toute mon enfance ici dans la palmeraie, avec les enfants du village, à grimper aux arbres, à faire des cabanes, des repas. Vraiment c'était magnifique... Les parents ne se souciaient pas de savoir où on était, on était libres toute la journée, ils venaient seulement nous chercher le soir »*.

Les enfants commençaient à travailler tôt dans les champs, *« c'était plus un plaisir que du travail, ce n'était pas pour l'argent, on fonctionnait au troc. C'était un rapport beaucoup plus proche aux besoins humains, tu cultives ce que tu vas manger, et le reste tu le troques contre des tissus, du pain... Ce n'était pas un échange de monnaie mais de savoir-faire, c'est humainement beaucoup plus riche. »*

Sur les sentiers étroits, on croise des hommes en bicyclette. Des femmes transportent les récoltes sur leurs dos ou conduisent des ânes chargés de luzerne ou de blé. *« Les femmes d'ici ont plus de courage que les Européennes »*, remarque Nasser.

La promenade dans la palmeraie est bercée par le bruit d'oiseaux mêlé à celui de l'eau coulant dans les canaux en pierre, qui quadrillent les terres de la palmeraie. *« Il y a le blé, le maïs, l'orge... Le blé on l'attend au mois prochain, quand il fera plus chaud »*, indique Assou. C'est la nature qui rythme la vie de l'homme ici, et non l'inverse. On ressent l'importance des besoins primaires. En France, on boit de l'eau sans restriction, on l'utilise et on la gâche sans même s'en rendre compte. Dans ces vallées, elle est précieuse et maîtresse du quotidien. *« La pluie décide si tu auras à boire demain matin ou si tu pourras nourrir ta famille à la prochaine saison »*, reprend Assou.

Des puits collectifs sont utilisés pour alimenter les champs en eau, auxquels s'ajoutent des canaux souterrains (fogaras ou khetteras) que les agriculteurs utilisent à tour de rôle. La loi marocaine a instauré un système de partage de l'eau, avec des quotas pour chaque parcelle agricole.

La promenade se termine par la magnifique mosquée Ikelane, vieille de trois siècles. Jusqu'aux années 1970, elle servait également d'école pour enfants, d'école supérieure pour les maîtres du Coran au sud marocain, et même de résidence d'étudiants pour les élèves des villages éloignés. Avant de redevenir une simple mosquée, jusqu'en 1998 et l'abandon des lieux. L'association Afanour pour le développement entreprend la rénovation du bâtiment en 2005, mais l'année suivante, de fortes pluies entraînent l'effondrement d'un mur et d'une partie du toit. Les travaux ont repris en 2014, soutenus par des particuliers, dont le Catalan Roger Mimo, copropriétaire de l'emblématique hôtel Tombocou. Au milieu des restes de bâtisses sans vie, son toit offre une vue imprenable sur la palmeraie.

« Leur tolérance et leur ouverture »

Au marché de Tinghir, notre ami Assou, qui lui aussi a fait le trajet Tinghir-Montpellier, nous présente son frère Mustapha et sa belle-soeur, **FANNY LABBÉ** (43 ans), originaire de Paris et installée à Tinghir depuis 2010. Le chemin inverse. Direction le quartier de Tidrine. La maison en terre de Fanny et Mustapha se trouve sur la falaise qui domine la palmeraie, au coeur de l'ancien village. Entretien sur la terrasse, autour d'un thé à la menthe, face à la palmeraie.

*Propos recueillis par
ALICE GLEIZES*



- Pourquoi avoir fait le choix de quitter la France pour vous installer au Maroc ?

- Au beau milieu de nulle part, vous voulez dire ? Par amour sans doute. Pour cette vallée et son oasis, l'une des plus verdoyantes et fertiles du Maroc. Pour ses habitants, leur culture, leur mode de vie. Et aussi pour Mustapha. Je suis venue au Maroc pour la première fois en 2010 avec une amie qui connaît bien la région. À l'époque, j'avais pour projet d'ouvrir une maison d'hôtes au Laos. Les trois jours que nous avons passés à Tinghir dans la famille de Mustapha ont tout chamboulé. La gentillesse et la simplicité des personnes que j'ai rencontrées, la nature, l'architecture traditionnelle en terre qui me rappelle celle des Andes péruviennes, où j'ai habité sept ans... Je suis rentrée à Paris en me demandant pourquoi m'installer en Asie, loin de la famille et des amis, si au Maroc il existe un petit coin de paradis. J'ai recontacté Mustapha pour lui parler de mon projet de maison d'hôtes et lui demander s'il pouvait m'aider à chercher une maison. Il m'a répondu « Marhaban ! » (bienvenue). Je suis donc revenue à Tinghir et en un mois, nous avons trouvé la maison et décidé de nous marier. Cela dit, je comprends que de nombreux jeunes d'ici souhaitent partir dans une grande ville comme Marrakech ou à l'étranger. Ici, les distractions sont rares et les opportunités professionnelles aussi.

- Comment avez-vous été accueillie par les gens du village ?

- Avec bienveillance et simplicité. Mustapha est originaire d'Ihartan, au centre de Tinghir. Son village est « tata » avec le village de Tidrine, c'est-à-dire « allié ». Jusqu'au début du XX^e siècle, il y avait souvent des conflits entre les tribus de la vallée, en particulier pour les terres et l'eau. Tidrine et Ihartan

se devaient entraide et assistance mutuelles. Les habitants étaient en quelque sorte « frères », raison pour laquelle les jeunes des deux villages ne se mariaient pas entre eux. Aujourd'hui encore, la solidarité et l'amitié perdurent. Quand nous avons commencé les travaux de la maison, les anciens de Tidrine appelaient Mustapha « Tata ».

- Avez-vous fait connaissance rapidement ?

- J'ai d'abord rencontré les hommes puis les femmes du village. Lorsque nous avons acheté la maison, les murs étaient solides mais il n'y avait ni eau ni électricité et aucune fenêtre au rez-de-chaussée, c'était une étable. Il y avait de lourds travaux à faire pour la rendre habitable et accueillir des voyageurs. Nous avons proposé à nos voisins de travailler sur le chantier. Pendant huit mois, nous avons bossé, mangé, discuté et beaucoup ri. Cela tisse des liens forts. À cette époque, j'étais la seule femme sur le chantier.

Puis, quand nous avons emménagé, les femmes du village sont arrivées, par petits groupes, pour prendre le thé, curieuses de voir la maison et de savoir pourquoi une « taroumit » (étrangère) avait choisi d'habiter une vieille bâtisse en terre plutôt qu'une nouvelle maison en ciment.

- La terre crue n'est-elle pas le matériau de construction traditionnel de la région ?

- Si, en effet, parce que c'est le matériau disponible le plus adapté au climat. Des murs en coffrage ou en briques de terre crue conservent la chaleur l'hiver et la fraîcheur l'été. À Tinghir, nous sommes à 1360 mètres d'altitude, les hivers sont froids. En revanche, l'été, les températures grimpent à 45°C à l'ombre. Une maison en terre respire, c'est très agréable à vivre. Cependant, depuis 40 ans, la majorité des nouvelles constructions sont en ciment.

*« Les femmes ici ne sont
ni effacées ni discrètes »*

m'étonnent chaque jour »



Fanny Labbé (à gauche) tient une maison d'hôtes dans le quartier de Tidrine, à Tinghir.

- Pourtant, la terre ne coûte pas grand-chose tandis que le sable et le ciment sont de plus en plus chers au Maroc. Pourquoi alors construire en ciment ?

- Parce que la construction va plus vite, qu'une maison en ciment demande moins d'entretien. Parce que c'est « moderne ». Et aussi parce que vivre dans une maison en ciment est un signe d'ascension sociale. L'influence des modes de vie européens est aussi très importante au Maroc, à travers la télévision, Internet et les immigrés qui reviennent en vacances l'été. En France, ils se serrent souvent la ceinture pour soutenir financièrement leurs familles restées au Maroc et leur construire une belle maison, avec tout le confort. Au début, mes voisines ne comprenaient pas notre choix d'une maison traditionnelle en terre. Lors de leur première visite, elles étaient surprises de constater que l'on peut aménager une maison en terre avec tout le confort moderne.

- Et comment s'est passée cette première rencontre ?

- On a beaucoup ri. Contrairement à certains préjugés, que je partageais d'ailleurs à mon arrivée, les femmes ici ne sont ni effacées ni discrètes. Bien souvent, elles ont un caractère bien trempé et beaucoup d'humour. Certaines de leurs blagues m'échappent complètement, compte tenu de mon niveau de berbère qui est basique mais nous parvenons quand même à nous comprendre. Depuis cette première rencontre, il y a eu la fête de notre mariage où le village est venu en nombre. Les enfants viennent souvent jouer avec notre fils et faire leurs devoirs de français à la maison. Nous avons appris à nous connaître.

- Les relations de voisinage sont-elles différentes de celles que vous avez connues en France ?

- Elles sont très différentes, en particulier par rapport aux grandes villes où j'ai habité en France. Ici, on se connaît, on se dit toujours bonjour, on prend des nouvelles les uns des autres et on n'hésite pas à se solliciter pour un coup de main. La communauté reste soudée, il y a une entraide, une solidarité ancrées dans une tradition vivace.

- À quoi l'attribuez-vous ? À l'islam ? À la culture berbère ?

- Aux deux, sans doute. Il est fréquent ici qu'une femme décide le matin de préparer un grand couscous et de l'offrir devant chez elle au voisinage. Assis par terre autour d'un grand plat, on mange ensemble en partageant un moment de convivialité. C'est la zakât, la charité, un des piliers de l'islam. Autre exemple : ici à Tinghir, on ne mange pas un sandwich dans la rue, pour ne pas donner envie à ceux qui ne peuvent pas s'en offrir. Les gens sont particulièrement attentifs aux autres.

- Vous n'êtes pas musulmane, cela pose-t-il problème dans votre vie ici ?

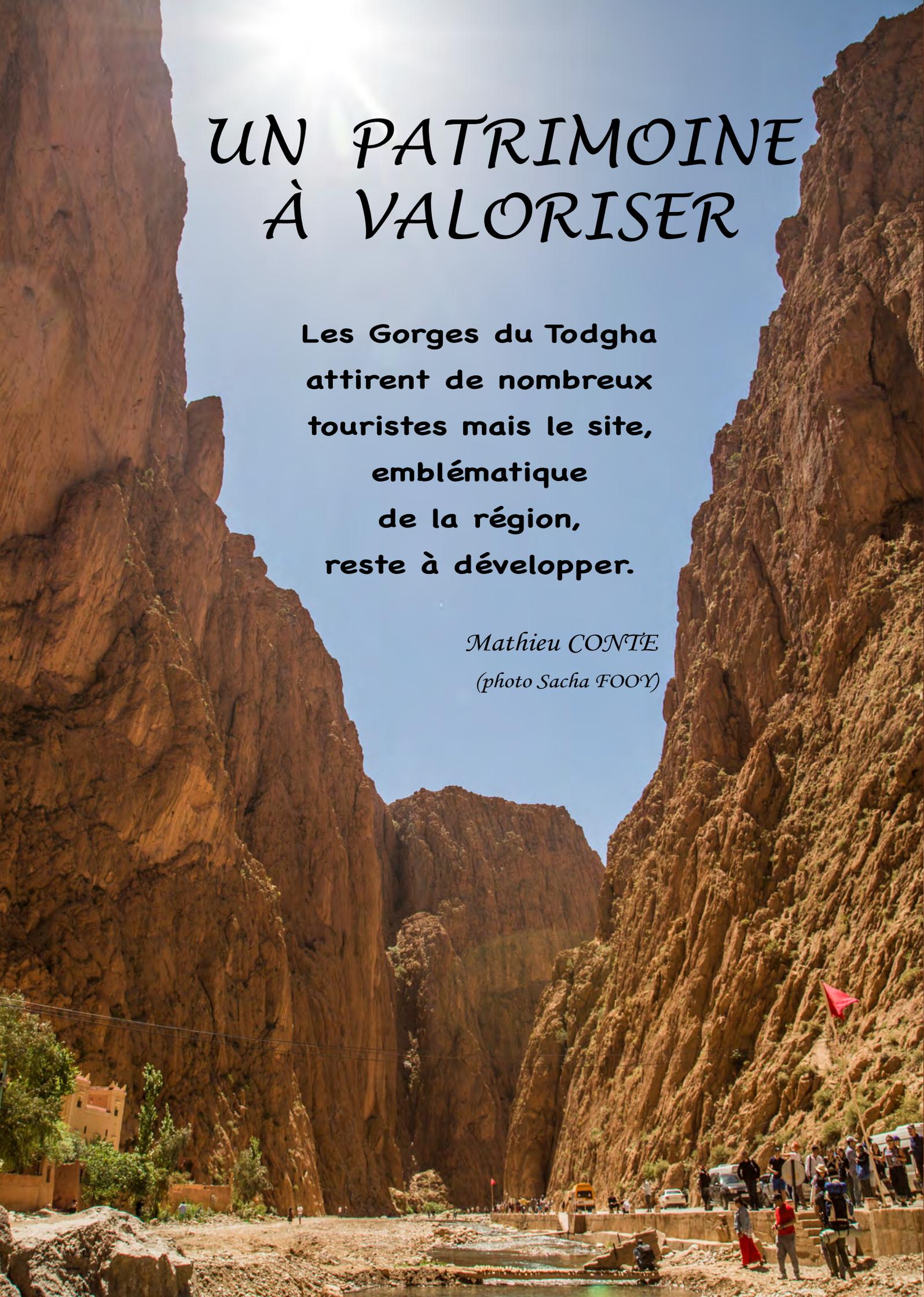
- Je ne suis pas musulmane mais il y a de nombreuses valeurs de l'islam communes à la tradition chrétienne, dans laquelle j'ai grandi. Nous sommes tous frères et sœurs. Ici, on ne me demande pas de me convertir, ni de me voiler. Je n'ai jamais de commentaire sur ma façon de m'habiller et ne ressens aucune pression. La tolérance et l'ouverture des habitants de Tinghir m'étonnent chaque jour, j'essaye de m'en inspirer. C'est un long chemin.

UN PATRIMOINE À VALORISER

**Les Gorges du Todgha
attirent de nombreux
touristes mais le site,
emblématique
de la région,
reste à développer.**

Mathieu CONTE

(photo Sacha FOOY)



« **L**es Gorges du Todgha, c'est la marque de la région. C'est l'identité de Tinghir. Quand on dit Tinghir, on pense automatiquement aux Gorges ».

Rajab Machichi, journaliste et chercheur en langue berbère, prévient : le site, situé à 14 km au nord de Tinghir, est l'endroit le plus touristique de la région. Les derniers kilomètres de route fourmillent d'auberges et de pubs murales Coca-Cola. Les bus de touristes et marchands de tapis annoncent l'arrivée au pied des falaises.

Immenses et raides, celles-ci font le bonheur des alpinistes tout au long de l'année. Depuis 1977, plusieurs centaines de voies ont été aménagées.

La Todgha (« la vie » en berbère) prend sa source bien plus haut, mais on la voit sortir de terre. L'eau manque. Elle est parfaitement transparente. Au fond, les galets offrent une multitude de couleurs.

Le décor, magnifique, a servi au tournage de nombreux films (Lawrence d'Arabie). Il fut aussi le théâtre de grandes batailles du siècle dernier, notamment celles de Jbel Baddou contre l'occupation des forces coloniales, dans les années 30. « Les Gorges ont marqué l'histoire du pays », reprend Rajab.

La montée d'une petite pente bordée d'étals d'artisanat amène sur un parking et... une scène ! Le site abritait fin avril la 2^e édition du Forum international des Gorges du monde. En attendant l'événement, la sono crache du reggae.

Mohamed, commerçant sur le site depuis six ans, râle un peu. Pour lui, cette scène « n'est pas le meilleur investissement à faire. Avant d'organiser un festival, il faut installer des toilettes, construire des hôtels. Il faut faire rester les touristes ici ».

« Malheureusement, le site n'est pas équipé d'éclairage public, regrette Rajab Machichi. Pourtant, c'est une zone internationale qui mérite d'être reconnue. Dans le cadre de la Fondation des Gorges, dont je fais partie, on essaie de faire reconnaître ce patrimoine par l'Unesco ».

Cette 2^e édition du Forum international des Gorges du monde avait justement pour thématique le développement économique local.

« L'objectif principal est de faire connaître la région sur le plan touristique, culturel, patrimonial, architectural, linguistique... », reprend Rajab. « Ensuite, on essaie de créer des partenariats avec plusieurs

pays qui ont des gorges comme nous, comme le Mexique, la Turquie... Nous avons les mêmes spécificités climatiques. L'an prochain, on va encore inviter d'autres pays ».

La route se poursuit sur de longs kilomètres, et l'on ne voit plus que des chèvres, des ânes, ou quelques femmes qui lavent le linge dans la Todgha.

À Tamtatoucht, le barrage fera du bien

« Les élus ont essayé d'aménager un peu la route, avec le barrage en cours de construction vers Tamtatoucht (à 15 km en amont), sur la route des Gorges, ajoute Rajab. Ce sera le premier barrage dans la région. Ici, on souffre de la désertification, de la sécheresse ».

Pour Rajab, ce barrage fera un bien fou à toute la vallée. « Quand il sera là, on ne souffrira plus de l'eau. Si on garde l'eau, on garde la vie. Nous sommes dans un milieu oasien. Ici, des gens vivent grâce aux champs. Ils font des fruits, des légumes, de la luzerne. Quand il y aura de l'eau, il y aura de la main d'oeuvre, on fera des canaux d'irrigation... À Alnif (environ 60 km au sud de Tinghir), ils souffrent de la sécheresse. Ils n'ont pas d'eau potable, ils sont obligés d'aller aux puits avec l'âne. Alors imagine pour la douche... »

Le chantier, qui a démarré en février 2017, a pourtant été retardé cet hiver par la grogne de riverains, qui souhaitent être indemnisés pour la perte de leurs propriétés. Aux manifestations et sit-in ont succédé plusieurs arrestations.

Le Syndicat national des petits paysans et professionnels forestiers a même alerté le Parlement européen sur un « accaparement de terres collectives ». « Le seul but de ces prédateurs est d'occuper les 20 millions d'hectares de terres collectives qui contiennent entre autres des mines d'or et d'argent. Ces terres sont arrachées à leurs vrais propriétaires, les paysans amazighs déjà appauvris par les lois coloniales françaises », écrit le Syndicat.

Malgré ces contre-temps, la livraison du barrage « est pour bientôt », indique Rajab. « Il ne manque que le mur principal ».

« Ce sont souvent ceux qui ont le moins qui donnent le plus »

Jean traverse le Maroc en marchant, sans argent, seulement un sac à dos, un bouquin et un appareil photo. Il fait une étude comparée sur la géographie et les populations du Maroc à partir de l'ouvrage *Reconnaissance au Maroc*, de Charles de Foucauld (1884).

Il raconte l'accueil le plus touchant qu'il a reçu :
« Quand je suis arrivé aux portes d'un village, comme d'habitude les chiens se sont mis à aboyer pour annoncer mon arrivée. Un groupe d'enfants s'est alors rué vers moi. En voyant un homme blanc européen arriver, ils se sont précipités pour réclamer de l'argent. Je venais de marcher des kilomètres dans les montagnes, j'étais affamé, je suis presque tombé sur les genoux en leur demandant un peu de pain en arabe. Ils étaient sidérés. Ils se sont regardés... Puis leurs visages se sont métamorphosés, c'est une ribambelle de sourires qui m'a fait face. J'ai vu toutes leurs petites mains m'attraper les bras et me tirer vers le village. Finalement je me suis retrouvé devant un festin beaucoup trop copieux, et les familles se disputaient pour savoir qui allait m'accueillir. Quand ils ont compris ma détresse, c'est la solidarité qui a pris le relais. Comme quoi, ce sont souvent ceux qui ont le moins qui donnent le plus. »

Comme Jean, nous avons pu constater pendant ces dix jours la qualité d'accueil si réputée du Maroc. La première invitation arrive dès la sortie de l'avion. Mohamed, un voisin puisqu'il habite le Grand Mail, va à Tinejdad pour voir sa famille. Il passe le trajet avec nous, et au premier arrêt dans une station-service, paye le resto à tout le monde (nous étions quatorze). Il nous invitera à manger chez lui le dimanche qui suit et le repas terminé, insistera pour que l'on dorme sur place.

Bouchaib nous invite lui aussi au couscous, avec sa femme, Keltom, et sa fille, Romaïssa. Keltom nous montre la préparation du plat, pendant que Romaïssa joue avec nous. On échange, on danse, Keltom nous habille avec ses djellabas, elle nous maquille... Quand on propose de l'argent pour participer au repas, ou de l'aide pour débarrasser, c'est un refus catégorique.

Chez Touria, la première femme qui accepte d'être filmée pour une interview, on est accueilli comme des rois, avec beaucoup trop de nourriture. À la fin du repas, certains d'entre nous s'endorment presque sur les canapés, la mère de Touria nous y encourage : « C'est un signe que l'on se sent en confiance chez la personne. »



Nasser, avec qui on aura passé une bonne partie de la semaine, nous emmène chez un ami d'enfance musicien : Brahim. Avec aussi Mounir et Assou, on passe une soirée au rythme de la musique berbère, jusqu'au premier appel à la prière du matin. Avec le plus beau compliment de la semaine : « Vous n'êtes pas des touristes, vous êtes des voyageurs ».

En tant qu'occidentaux, on reçoit deux types de sourires. Certains intéressés, d'autres juste soucieux de partager et d'apprendre de l'autre. Parfois ça met mal à l'aise de se poser la question « pourquoi me donne-t-il autant ? », comme s'il devait toujours y avoir un intérêt personnel derrière. Il est triste de se rendre compte qu'on se pose sans arrêt cette question.



La culture orientale penche sur le partage et l'absence de notion de propriété, il y a une réelle proximité entre les gens. Les repas sont un exemple parfait. Selon les foyers, les tajines ne sont parfois faits que de légumes et de fruits. La viande est un produit de luxe. La tradition veut qu'on la garde pour la fin. Une personne prend le morceau de viande et le coupe avant de le distribuer équitablement aux invités. Si le voisin a moins que toi, tu lui donnes.



On n'est réellement dans l'échange que lorsqu'on accepte le fait qu'on nous donne sans arrière-pensée, juste pour le fait d'offrir. À ce moment-là on atterrit enfin dans le bon esprit. Le don devient même réciproque.

Merci à ces amis de nous avoir mis à l'aise, de s'être montrés aussi curieux de nous que nous d'eux, et d'avoir partagé ensemble des moments que nous n'oublierons pas de sitôt.

Encore merci...

Un grand merci à Mohamed Aboualla (ci-contre) et à l'association Afanour pour le développement pour leur investissement dans la région, leur accueil chaleureux et pour nous avoir permis de rencontrer de nombreux chibanis.

Un remerciement tout spécial également au personnel de l'hôtel Bougafer pour sa disponibilité et sa patience.



Le Pailladin est également disponible en ligne sur www.kaina.tv.

Le film documentaire réalisé à Tinghir par les Reporters Citoyens Numériques sera bientôt en ligne.